



Smile

Gérard Gromer
8 juillet 2010



Les hommes politiques accueillent régulièrement des expressions qui prouvent qu'ils sont bien là, en train d'enregistrer les crises et les contradictions en cours, qu'ils les étudient et qu'ils sont prêts à faire des propositions, à chercher des réponses. Ces formules, même si elles reflètent les circonstances d'époque et semblent en phase avec l'événement, sont souvent, je suppose, importés de la sphère du management. Qu'importe ! Elles font image, et puis, il y a une gourmandise pour ces mots parfois drôles, qui affichent si bien la créativité de la langue et font de l'élu un personnage vivant, présent et intelligent sur la scène médiatique. On regrette que leur durée de vie soit éphémère. On les suit à la trace, de bouche à oreille, d'un camp, d'un support à l'autre, de l'opposition à la majorité, on capte leur rayonnement et puis, tout à coup, c'est l'extinction : plus rien ! Comme toujours, une vague chasse l'autre, déjà une nouvelle expression, scintille à l'horizon et offre ses services à la classe politique.

Ainsi, il n'y a pas si longtemps, avec « usine à gaz » dans la bouche d'un diplomate, le citoyen avait tout loisir de se représenter une situation explosive, incontrôlable, mais le gaz pouvait aussi déclencher un imaginaire de la transparence, de l'inconsistance, de l'intoxication. Aujourd'hui, « usine à gaz » est en perte de vitesse. L'expression est toujours d'actualité mais s'éloigne de nous. Les mots « hors sol », -

être contre la politique « hors sol » -, utilisés par qui veut dénoncer des décisions qui ne tiennent pas compte du contexte où elles s'appliquent, sont les bienvenus dans le monde bureaucratique et de plus en plus virtuel qui est le nôtre. Dans le même esprit, une mesure est jugée trop gentille, tendre, et pour tout dire, « bisounours », inefficace face aux dures réalités de la compétition et de la spéculation. Une trouvaille comme « dégraisser le mammouth », qui a illuminé, voici plusieurs décennies, les médias, ne s'oublie pas. De nos jours, nos gouvernements ne se contentent pas de retirer du gras. Dans leurs bureaux, froidement, ils calculent et dissèquent, ce qui les conduit à s'attaquer à la chair. Si bien que l'opposition qui « tire la sonnette d'alarme », clame haut et fort qu'en matière de réduction des effectifs, « nous arrivons à l'os ».

Il y a dans la vie politique des moments qui vous laissent sans repères. C'est dans votre propre camp que des voix discordantes s'élèvent, que tout à coup ça se dérègle, qu'un virus très contagieux se propage. La raison, l'autorité font valoir quelques termes inusables, sans réplique, toujours les mêmes, prêts à entrer dans le jeu pour couvrir la moindre dissonance. Sur fond du mot triste et vide de « cadre », on dira qu'on va « recadrer » le ministre égaré, qui s'est désolidarisé du gouvernement, le parlementaire récalcitrant entré en dissidence, le groupe irresponsable, à la dérive. Et on reprochera à un procureur, qui est là pour rappeler les gens à l'ordre, d'avoir « franchi la ligne jaune » en arrivant en retard à l'audience.

Tout homme politique, même conservateur, a eu l'ambition, un jour dans sa vie, de « bouger les lignes ». J'aime beaucoup cette formule. Elle invite discrètement le citoyen à éviter la fraude, la tentation de détourner la loi, de dissimuler des biens. En échange, il est en droit d'attendre de son député, si ce n'est un déplacement des lignes, du moins leur assouplissement. Une avancée contre une soumission.

L'automobiliste qui tient à son itinéraire et ne s'écartera pas, on le sait, du droit chemin qu'il s'est tracé, lie son sort à la ligne jaune. Pas question de la déborder, ni même de la tutoyer. Elle représente bien plus qu'elle-même, car elle signifie aussi sobriété, maturité, éveil. Pas d'alcool, ni de drogue, pas d'étourderie avec le portable, mais de la concentration, ou plutôt une vigilance flottante, comme il existe une écoute flottante, quand l'analyste est en séance.

Il faut bien laisser courir la ligne jaune sur le tablier gris de l'autoroute. Qu'elle défile joyeusement aux côtés de l'homme au volant, qui l'a à l'œil, même s'il n'y paraît pas. Elle est son fil d'Ariane, jamais monotone, souvent dédoublée en deux lignes parallèles mouvantes, un ruban sans fin qui file droit à toute allure, et tout contre, une bande discontinue, qui saute à la droite du conducteur et imprime à la course son rythme. Les cinéastes s'intéressent à elle. Elle revient souvent chez David Lynch, qui la filme en vue plongeante. Chez lui, elle vit au milieu de l'écran, figure la ligne du temps, mais nous communique aussi une sensation de chute. Car c'est peu dire qu'au cinéma, tout bouge. Dans les *movies*, les « bougeants » comme les appelle Eugène Green, l'important n'est pas la narration, la mise en scène. Dans les films qui importent, l'important, comme nous l'enseigne Blaise Cendrars, dans son énigmatique *ABC du cinéma*, c'est que « au cinéma, tout tombe. Le soleil, le ciel. Et nous avec ! ».

Mais la ligne peut aussi faire bande d'arrêt et vous barrer la route. Certaines sont implicites, virtuelles. Devant un distributeur automatique de billets de banque, par exemple, pas besoin de marques sur le trottoir. Vous vous tenez derrière le client en train de retirer de l'argent, à la bonne distance. Trois pas environ, trois pas réglementaires ; la distance de confidentialité. Vous ne voudriez tout de même pas passer pour ce que vous n'êtes pas : un individu louche, mal élevé, indélicat, en embuscade, qui espionne les vieilles dames et tente de pénétrer le code secret d'un anonyme devant une machine à sous.

Il faut dire que, dans la plupart des cas, ce petit bout de ruban jaune est bien visible, à vos pieds, sur le parquet, devant les guichets des banques, des boutiques SNCF, les comptoirs de pharmacies, l'accueil des hôpitaux, et même devant les caisses de certains théâtres nationaux. Il vous dit : stop. On n'avance plus. Au-delà de cette ligne, c'est la tempête, l'inconnu. Malheur à vous si vous vous hasardez, poussé par la funeste curiosité, de l'autre côté de la bienfaisante limite. Vous aurez contre vous la communauté des gens disciplinés. Et les quelques concitoyens qui partagent provisoirement le même espace que vous, et qui se surveillent entre eux sous l'œil des caméras, des radars, des mouchards électroniques, vous manifesteront une désapprobation unanime.

On peut trouver naturel, ou argumenter à perte de vue, pour justifier le voile jeté sur les échanges dans les banques, et sur ce qui se passe avec les actions, les chèques, les obligations. On peut vouloir dissimuler le contenu d'un dossier médical ou même, pourquoi pas, d'une ordonnance, par pudeur. On n'étale pas le secret d'une personne sur la place publique sans lui donner l'impression qu'on la déshabille. Mais franchement, quand vous entrez dans une agence de voyage, y a-t-il quelque part un vicieux qui va vous prendre pour cible ? Qui va s'intéresser à vos rêves d'ailleurs, à vos envies de Népal ou de Polynésie, à vos calculs pour les satisfaire et déjouer les pièges du réchauffement climatique ?

Demain, on vous demandera de vous mettre en rang à trois pas derrière la personne qui vous précède chez le marchand de journaux ! Car vous rôdez autour des kiosques, avouez ! Vous cherchez à vous infiltrer dans la vie privée de cette dame, vous épiez ses lectures : elle achète *Elle* et *Modes et Travaux*. Et lui ? Va-t-il demander *Le Figaro* ? *L'Humanité* ? *L'Equipe* ? *Le Monde diplomatique* ? Vous n'avez pas honte ! S'introduire dans le système nerveux des gens ! Vivement la ligne jaune, et vite !

J'étais à Bruxelles, récemment, et je m'apprêtais à rentrer à Paris avec le Thalys quand, dans le tohu-bohu de la gare, j'ai cru entendre en flamand le mot « retard ». Pour sa clientèle, Thalys a ouvert un guichet spécial, dans le goût d'aujourd'hui, ni austère, ni cossu, avec « Accueil » en lettres rouges en guise de fronton. Par contre, au sol, pas trace de ligne jaune. Nul besoin de confidentialité, on renseigne, on conseille, on rassure, on dissuade, c'est tout. La jeune préposée à l'accueil était en train de passer, assise dans son habitacle, une après-midi sans histoires. Aucun voyageur, ou presque, le calme plat. La fille, une Antillaise, coïncidait avec ses fonctions, elle était là, immobile, dans l'ouverture de son guichet. Elle souriait, elle n'arrêtait pas, mais son sourire, quoiqu'humide, était de façade, comme plaqué sur sa bouche à demi ouverte, sur ses dents.

Un sourire qui se lève sur un visage peut être, comme le regard, une fenêtre de l'âme. Il est parfois, chez certaines personnes, leur signature. Sur des lèvres qui sourient, vous lisez la bonté, la fragilité, la sainteté. Ou bien la cruauté, une secrète

détresse, l'idiotie. Il existe des gens, des communautés qui sourient toujours et partout. Leur sourire est arrêté, une fois pour toutes.

L'hôtesse d'accueil m'avait repéré, ce n'était pas difficile, j'étais quasiment seul dans le hall de gare, mais j'avais le sentiment qu'elle me voyait mais qu'elle ne me regardait pas. Peut-être allait-elle m'écouter ? Je me sentais perdu au milieu des logos, des signaux, des escaliers roulants, des écrans, des horaires qui se succédaient au départ des quais.

« Mademoiselle, une annonce a été faite, en flamand, il me semble. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de mon train. Qu'il partira d'ici avec du retard. De combien ? Pouvez-vous me dire... »

Je contemplais ses cheveux ondulés en casque, ses sourcils, dont elle avait fait deux fines arcades. Et son sourire. Son sourire figé sur ses lèvres.

« Il n'y a pas de retard. Je ne suis pas au courant.

- Pourtant, le tableau derrière vous bouge. Les chiffres, les lettres, dans votre dos, défilent, c'est de la folie. Des horaires en cascade. Tenez, un clignotant s'allume en face du prochain train pour Paris. Le panneau affiche, ce n'est pas possible, un retard, de combien dites-vous ?

- De vingt à vingt-cinq minutes au départ de Bruxelles.

- Et vous n'étiez pas au courant ?

- Je n'ai pas à me retourner. Ce n'est pas mon rôle. Je suis à l'accueil ! »

J'ai vu passer sur le visage de l'hôtesse antillaise une étrange symétrie. Ses yeux, en équilibre, me frappaient par leur singulière horizontalité. Sa bouche était en arc de cupidon. Ne se retournant plus, elle n'était plus que face à deux dimensions. Comme un disque. Un disque tout sourire.